



Production au Grand Théâtre

Titus, un homme de notre temps

Signée Milo Rau, «La Clémence de Titus» se dévoile sous des traits contemporains et marque le retour à Genève de Bernard Richter. Entretien avec un ténor ardent.



Après sa participation à «Manon Lescaut» en 2017, Bernard Richter retourne au Grand Théâtre dans le rôle-titre de «La Clémence de Titus», opéra de Wolfgang Amadeus Mozart mis en scène par Milo Rau. LAURENT GUIRAUD



Rocco Zacheo

Paré de la simple trilogie pull-jean-baskets, Bernard Richter n'a encore rien d'un empereur romain, alors que le jour de la première de «La Clémence de Titus» approche. Et il n'est pas certain qu'il en acquerra les allants vendredi soir, au moment de fouler la scène. Le ténor neuchâtelois le sait depuis un certain temps déjà: en se joignant à l'équipe menée par le metteur en scène Milo Rau - qui fait ses grands débuts dans le monde lyrique - pour incarner le rôle-titre de la pièce de Mozart, il ferait l'économie des longues toges, de lauriers sur la tête et de décors renvoyant aux péplums. La production qu'offre le Grand Théâtre ne campe pas dans cette esthétique; elle promet au contraire une contextualisation dans notre temps, un enracinement dans les problématiques sociologiques et politiques d'aujourd'hui. Assis dans une salle de répétition de l'institution genevoise, le chanteur nous parle de ce pari artistique et de son engagement dans une aventure qui, à ses yeux, est appelée à faire date.

Vous avez beaucoup chanté Mozart. Quel regard portez-vous sur cette œuvre en particulier?

Elle a une place de choix. Comme pour Mithridate, Scilla ou Idoménée, je fais face à un tyran qui est absolument au centre de l'ouvrage. À chaque fois qu'on me propose ce rôle, je me dis inmanquablement que je reçois un beau cadeau. Je crois aussi que la nature du livret, qui est certes un peu lassant, requiert une recherche puissante du metteur en scène pour conférer au tout un sens qui nous parle. Au-delà de ces quelques faiblesses, j'estime que les scènes s'enchaînent extrêmement bien. Elles défilent dans un déroulé quasi cinématographique. Les dia-

logues, les rencontres entre les personnages, leurs amours et leurs trahisons, se suivent avec fluidité, comme dans un soap. Enfin, il y a l'intervention de Milo Rau, qui a coupé ici et là de petits passages et allégé tout ce qui relève de l'émotionnel entre les personnages. On peut dire alors qu'il y a moins de détails sur ce front précis et que l'accent est porté sur la dimension sociale et politique que recèle l'ouvrage.

Comment retrouvez-vous cette œuvre que vous avez fréquentée à moult reprises?

En m'y confrontant pour la première fois, je me suis documenté pour saisir le personnage et la pièce. Mais ce travail finit par s'effacer une fois que je suis confronté à la mise en scène, qui, dans chaque expérience, réinvente tout en quelque sorte. Je sais donc qu'en retrouvant une pièce, ce qui importe c'est de rester au service d'une conception scénique, le plus neutre possible et à disposition de la vision du metteur en scène et d'épouser son projet. Je m'imagine mal passer des semaines entières en étant malheureux parce qu'en désaccord avec un projet.

Est-ce que vous vous sentez en accord dans ce cas précis?

Il y a un échange de mails constant avec Milo Rau et son assistant qui me permet d'éclaircir des points sur lesquels j'ai besoin d'éclaircissements. Ce sont des listes parfois longues de questions qui peuvent porter sur des points aussi simples que la présence d'un personnage à gauche ou sur la position des figurants dans une scène en particulier. Cet échange me fait dire aujourd'hui que la connexion

avec le metteur en scène est très bien établie et que les doutes sont levés. Cela n'a pas été le cas durant les premières semaines de travail, qui ont été marquées en ce qui me concerne par des tâtonnements, par la peur de ne pas réussir à placer Titus dans la fresque que propose le metteur en scène.

Est-ce que la diffusion en streaming, basée sur une seule captation, vous donne moins droit à l'erreur?

Ce côté tension lié au «one shot», je le ressens depuis toujours à vrai dire, et la raison est simple: je n'ai jamais eu envie de rater la première. Dans le contexte actuel, je ressens cependant de la tristesse face à l'impossibilité de partager le spectacle avec le public. Sa présence tient d'une sorte d'engagement car, lorsqu'on pénètre dans une salle, on accepte l'idée de consacrer du temps pour recevoir ce que donne la scène. Le streaming change cette donne. Il nous fait perdre le contact avec le spectateur: nous ne savons pas s'il a appuyé sur pause, s'il a abandonné le visionnage pour faire autre chose. Alors, il faut faire confiance et se dire que cette production saura séduire parce qu'elle est profondément novatrice et appelée à faire date.

Que retenez-vous de la griffe de Milo Rau?

Il est néophyte dans le domaine mais contrairement à d'autres figures que j'ai pu rencontrer et qui débutaient aussi, il n'a jamais voulu lancer ses boules vers les quilles pour tout faire tomber. Il ne cherche pas la provocation. Il a une ligne claire et assumée, que ce soit dans le théâtre, le cinéma ou l'opéra. Nous pouvons la discuter bien évidemment, mais nous devons aussi y adhérer. Son approche, j'en ai la conviction, aidera à faire évoluer un art qui doit



de toute façon trouver de nouvelles voies pour séduire le public. Cette «Clémence», on aurait tout à fait pu la concevoir dans des décors traditionnels comme cela a été fait des centaines de fois, mais la jeune génération n'est pas prête à payer sa place pour recevoir ce genre de propositions.

Dans la fosse, on trouve un jeune chef inconnu du grand public, Maxim Emelyanychev. Sa présence a le goût du pari, non?

Oui, et je trouve que le Grand Théâtre a vu juste en l'engageant. Il apporte une grande force et une belle vivacité; on sent aussi sa sensibilité et son éducation musicale très affinée. La mise en scène particulière qu'on propose ici requiert aussi l'adhésion du «maestro», et je crois que des chefs d'orchestre d'une autre génération seraient partis après trois jours de répétitions. Pour sa modernité, son intelligence et sa curiosité, Maxim me fait penser à Nikolaus Harnoncourt.

Vers quel répertoire aimeriez-vous orienter l'attention à l'avenir?

Il y en a un qui m'attire depuis longtemps déjà, c'est le répertoire wagnérien. Mais aussi longtemps que je peux m'épanouir dans mon domaine, en comptant sur la souplesse de la voix avec Mozart ou Haydn, je poursuivrai dans cette direction.

«La Clémence de Titus»

De W. A. Mozart, mise en scène Milo Rau, avec l'OSR et Maxim Emelyanychev (dir.), ve 19 fév. à 20 h en direct streaming sur www.gtg.ch et www.mezzo.tv